

LA CIGUAPA

Roman

Céline Pimentel

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-1804-2

© Céline Pimentel 2013

Illustration de couverture : © Danilo Gonzalez, *Exteriores*

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

A Bertrand C.

I.

Après la mort

Paris, Hôpital de la Pitié-Salpêtrière, 14 juillet

Bertrand,

Je me croyais morte. Je me suis trompée et j'ai finalement décidé de t'écrire.

J'ai mal à l'intérieur, la tête me tourne et j'ai l'estomac noué en commençant cette lettre. Je n'osais pas. J'ai mis du temps à me décider à t'écrire parce que je pensais que j'étais morte pour toi aussi. Je n'existais plus, j'avais été rayée de la surface de la terre, même si j'étais bien là physiquement, dans ce lit. Mes amis m'avaient quittée. Je n'avais plus de famille. Quelle importance après tout ? La vie se termine pour tous, le monde s'achève, pas forcément de la manière que l'on aurait souhaité. A quoi bon lutter. Toute histoire a une fin. Ne pas s'acharner à contourner son destin. Et notre histoire c'était la vie, un point c'est tout.

Je n'aurais cependant jamais pu imaginer me retrouver dans cet état contre nature. Un tel aboutissement m'aurait paru totalement absurde. Je ne suis pas morte, mais je ne peux pas dire que je sois en vie non plus. Non, personne ne parviendra à me persuader du contraire, et surtout pas les gens que je côtoie ici. Je me perds, tu l'auras compris sans doute, je suis dans un lit d'hôpital.

Je ne veux rien te cacher à toi, tu sais, tu as été mon étincelle de vie à chacun des moments les plus difficiles de mon existence, passés, présents et imaginaires. Parce que tu ne demandes rien en retour, parce que je sais que tu ne me répondras pas et parce que j'ai cessé de parler à Dieu depuis longtemps. De ça tu ne m'en voudras pas non plus.

Je suis seule dans une chambre laide. La solitude m'a engloutie et me manque en même temps. Cela pourra te sembler paradoxal. Je vais t'expliquer, puisque tu n'as pas eu le privilège de faire l'expérience de ce lieu. Dans un hôpital, il n'y a que peu de place réservée à l'intimité. Les personnes qui en sont la cause ne sont pas des individus, tout juste des fonctions qui, parées de bonnes intentions, relèguent l'âme au second plan par nécessité, loin derrière les affections de l'enveloppe corporelle – mon corps, que j'ai l'impression de ne plus reconnaître comme mien, tant il est observé et palpé par d'autres, de parfaits inconnus.

Je suis restée pendant des mois en soins intensifs. Je fête aujourd'hui ma capacité à pouvoir écrire de nouveau, bien qu'avec lenteur et hésitation. C'est bien, sans doute. Tu ne reconnaîtras peut-être pas mon écriture, mais au contenu tu devineras bien qui je suis. Erica. Tu me disais, *de cravo e canela, my girl from Ipanema*, lumière des tropiques, tu disais que j'étais la Femme par excellence. Dans tes

meilleurs moments, après quelques verres surtout, tu devenais grandiloquent. Et que dirais-tu aujourd'hui ? La revenante, la ressuscitée, égarée dans un monde de brume. J'avais totalement perdu l'usage de mes mains, de mes jambes, je ne parlais plus. C'est pour cette raison que je ne t'ai pas écrit plus tôt, il fallait au moins ça, après des années d'une correspondance aussi innocente qu'essentielle entre nous. Je te dis que je me croyais morte, je n'étais pas loin de la vérité.

Je ne t'ai jamais écrit pour me lamenter, je ne souhaite pas commencer aujourd'hui. Je n'accepte ni ne rejette ma condition, de toute façon elle m'indiffère finalement. Je voulais simplement te dire que tu me manques, énormément, comme toujours lorsque nous étions éloignés l'un de l'autre, et plus encore. En t'écrivant je te sens près de moi, je sens que tu m'écoutes, que tu t'intéresses à ce que je vais te raconter, que tu partages mes idées, ou pas. Tu me souris. Ton sourire m'apaise. Je sais que viendra un moment, un jour dans un autre univers où tu parleras toi aussi et je t'écouterai longuement comme j'ai toujours aimé le faire. Et je serai là pour toi, oui je serai là comme avant, moi pour toi et toi pour moi. Le manque dû à l'absence est une réalité intolérable, obsessionnelle, bien plus encore que la maladie.

Plantons le cadre de ma nouvelle non-vie. Je vais te raconter tous les détails, ou presque. Il n'y a pas vraiment de détails intéressants à raconter en réalité. Je déteste cet endroit, je n'ai pas envie de trop en parler. C'est froid et repoussant, il y a des odeurs pharmaceutiques qui prennent à la gorge. J'imagine que jamais tu n'aurais pu rester dans un tel lieu, au bout d'une nuit tu te serais envolé, chez toi, par

la fenêtre, par les airs, par la morgue, tu serais parti, toi qui ne supportais ni les contraintes, ni l'enfermement et encore moins l'atteinte à ta grande pudeur (qui me fait toujours rire connaissant ton effronterie !).

Je suis entourée de vieillards. Ils s'éteignent peu à peu. Et c'est ta propre vie que tu vois s'éteindre avec eux. J'ignore leurs visages. Oui, on fait semblant de s'intéresser à leurs histoires, leur maladie, leurs faiblesses, leurs peurs. Mais ce ne sont que des ombres. Leur constipation et l'attente de leurs petits enfants qui se préparent à les oublier en les effaçant totalement déjà. Tu vois, je leur fais la conversation. C'est étonnant, non ? Ne pense pas que je fasse œuvre de charité. Non, c'est autre chose. Je tue le temps. Et bien entendu j'en viendrais presque par vraiment partager leurs angoisses. Heureusement je me dérobe à temps, juste à temps, je fuis les regards amicaux et reconnaissants.

Sache que la conversation est une activité qui m'est tout à fait récente, on dit même que c'est une avancée de plus dans mon état. Depuis que j'ai le privilège d'être assise dans un fauteuil roulant, j'ai la possibilité de me promener dans les couloirs. J'ai maintenant droit au fauteuil, c'est un plus. Je suppose que tu n'y aurais pas pensé, le progrès que représente le fait de passer de la station couchée à la station assise. Ils sont presque devenus des êtres humains, mes voisins, à côté de ces silhouettes impersonnelles en blouse qui fourmillent dans l'univers hospitalier/inhospitalier. Et la nuit j'écoute. Râles, plaintes, et leurs pets aussi, il y a une vie dans ce purgatoire.

Les murs de ma chambre sont verdâtres. Je n'ai pas cherché à la décorer, je devrais peut-être. Non, je ne veux

pas de décoration. Cet endroit ne sera jamais agréable, il est le reflet de ma décrépitude et le restera. Je n'ai rien de personnel avec moi de toute façon. C'est ainsi quand on revient de chez les morts, sans proches pour vous choyer. On arrive les mains vides et le cœur percé.

Je me suis retrouvée dans un coma profond. Je ne sais quelle échelle caractérisant une absence totale de réactions. Il est difficile dans ces conditions d'en vouloir aux médecins d'être prise pour ce que l'on est, une simple enveloppe charnelle à la dérive. C'est bien ce que j'étais. Ma « vie relationnelle » était éteinte, d'après le langage médical. Je ne t'apprendrai rien sur cette phase de coma car je n'en ai aucun souvenir, sinon de vagues sensations pénibles tout au plus. J'ai été traversée par quelques visions de trous noirs et de puits sans fond. L'état végétatif n'engendre que peu de rêves. J'aurais préféré être un arbre plutôt qu'un légume, avec de lointaines racines ancrées au sol et la tête dans les étoiles, vivant au gré du vent et des saisons.

Ma petite lumière dans ce tableau obscur s'appelle Amélie. Elle est infirmière et respire la joie de vivre. Elle représente une réalité qui contraste avec ma personne. Elle est bien en chair et sans complexes, elle a le verbe gai. Elle s'occupe de moi depuis le début, un cas exceptionnel car les équipes changent quand on passe d'un service à l'autre au rythme d'un carrousel. Différente des autres par sa chaleur naturelle, c'est une fille extravertie, et sans le vouloir son rire m'a décidée. Sans réfléchir, je lui ai dit que j'allais t'écrire, j'ai senti que le jour était venu de passer à l'action. Il fallait s'y attendre, elle n'a pas vraiment répondu pour une

fois, elle ne cherche pas à comprendre mes lubies de malade. Sa présence m'illumine, elle s'est contentée de sourire, puis a entamé tout un laïus sur les rues de Paris en période estivale. Paris respire sans embouteillages, le soleil donne à la ville lumière une robe somptueuse, elle tient ses promesses de cité romantique. Je l'ai laissé parler, car sa voix m'aide à m'oublier. Elle m'a parlé des longues promenades avec son amoureux sur les quais de la Seine. J'imagine un homme grand, sérieux et aimant, il est peut-être ennuyeux comme un comptable, mais attentionné. Il l'accompagne à ses cours de tango devant la faculté de Jussieu bien qu'il n'ait aucune affinité avec cette danse. Elle évolue en bas résilles et talons hauts, et je vois la Seine, mes pas sur le bitume, un vague murmure de djembé dans l'air, je marche, je pense à mon vélo perdu, je marche, je souris, je pense à toi. Je m'assoie, des Roms m'accostent. Je les éloigne. Je suis dehors. Amélie me rappelle qu'il y a un monde là, dehors, derrière les murs de ma résignation.

Car je suis enfermée ici. C'est l'été, je le sais bien, il fait chaud dans les chambres. Le personnel médical alterne en fonction des départs en vacances. Mes draps sont moites. Je n'irai pas faire du vélo. On me force à boire deux fois plus que d'habitude. C'est l'assimilation avec les vieux. Je n'irai pas en vacances. Je n'ai pas encore 40 ans et je peux maintenant boire toute seule. Je ne proteste pas.

Mes distractions sont simples, mais efficaces, c'est l'avantage quand on ne s'intéresse plus à rien et que l'on n'a plus de projets. Je peux te donner un exemple à l'instant même. Il suffit que je regarde par la fenêtre. Je vois un oiseau, avec un nid sur la branche, là juste devant. La

lumière est belle, j'observe le battement de ses ailes. Mon regard se brouille et je me fonds avec l'oiseau. Je m'envole moi aussi. Libre, je suis la nature. Je suis toute puissante, depuis mon lit d'hôpital, je parle avec toi et je ris. Les toits brillent au soleil.

C'est le 14 juillet, j'ai les larmes aux yeux.

Erica

15 juillet

Bertrand,

Je sais que tu lis mes lettres, je te rappelle à moi encore. Pardonne-moi ce discours un peu décousu. J'ai beaucoup de mal à me concentrer, hier je me suis vite fatiguée. Je me suis souvenue tout d'un coup que j'allais entendre les feux d'artifice. C'était le 14 juillet. Il y a bien une ville dehors. J'ai peur de ces bruits d'explosion, comme un enfant pendant un orage ; la ville était bombardée, je me suis bouché les oreilles. Je n'ai jamais vécu de bombardements et pourtant ils résonnent encore et encore dans ma tête, ces bruits. Je ne voulais plus entendre.

Hier, je ne savais par où commencer, que te dire, je n'avais rien à dire. Et je me suis rendue compte ce matin que je ne t'avais rien vraiment raconté, comme si je voulais t'appeler à moi sans te parler.

On s'étonne de ma résistance, de mon moral. Je suppose que c'est un compliment. Je ne reçois pas vraiment de visites pour me soutenir. N'importe qui pourrait me plaindre, je suis plus isolée que les vieux mourants. Ma sœur Cécile semble m'avoir définitivement oubliée depuis que je suis ici. Oui, elle, je sais tu l'apprécies peu ma sœur, si belle et fantasque, elle te le rend bien avec son mépris silencieux, elle t'ignore. Sans cesse occupée par son travail certainement, ses enfants, ses cours de danse orientale, sa sophrologue et je ne sais quoi d'autre. Il y a aussi son mari, Xavier. Ça prend du temps un mari, il faut l'entretenir, l'arroser, le faire grandir. Ne me demande pas à quoi peut bien servir une sophrologue, je ne sais pas et je m'en

moque. C'est certainement une nouvelle sorte de masturbation mentale. Il ne faut pas lui en vouloir, je ne rentre pas dans son emploi du temps. Quelques amis ou anciens collègues sont venus me voir de temps en temps, au début, surtout quand j'étais dans le coma paraît-il. Avec le recul je trouve risible de penser qu'ils venaient régulièrement et devaient me parler, alors que je n'entendais rien. Il paraît qu'il faut parler aux comateux. C'est sans doute vrai, je crains de ne pouvoir en témoigner. Ma seule référence à ce sujet est le film d'Almodovar *Hable con ella*. J'ai adoré ce film, toi aussi il me semble. A présent que je suis consciente, les visites s'espacent, et même deviennent inexistantes. Seule la proximité de la mort intéresse, elle attire les plus émotifs. S'approcher de la mort de quelqu'un d'autre aide à se sentir vivant. Dans le monde réel, une personne qui reçoit des visites se manifeste en retour et j'en suis bien incapable. Je ne saurais de quoi parler et l'idée d'attirer des gens dans un hôpital me paraît totalement incongrue. Je ne pourrais supporter non plus leur silence gêné, car ils se sentiraient forcément embarrassés de ne pas savoir s'il faut ou non mentionner ce qu'il s'est passé. Qu'on me laisse dans le silence.

Je pleure parfois seule, bêtement, pour rien, un programme à la télévision, un regard, des rires entendus à l'autre bout du couloir. Les larmes viennent toutes seules, je n'y peux rien. Je ne les contrôle plus. Toutes mes émotions sont dérégées, j'évacue de la tristesse, un excédent de tristesse déconnectée de ma cervelle malade. Je n'ai pas voulu voir de psychologue. Celui de l'hôpital est venu plusieurs fois, il a dû se décourager devant mon calme et mon mutisme, je crois. Le personnel soignant a dû lui expliquer que j'étais une patiente modèle, je mange bien, je ne les appelle pas la nuit et je suis toujours polie. Il n'a pas